

NUMÉRO EXCEPTIONNEL

Une semaine dans la vie des femmes

Conférence de Pékin :
les droits des femmes
remis en cause

(Journal de Genève, Die Zeit, The
Nation, Polityka, Il Manifesto)

Femmes tchétchènes
sur le rapide Moscou-
Grozny (Moskovskie Novosti)

La fille du parrain
new-yorkais s'achète
une conduite
(The Sunday Times)

“Mimi” Papandréou,
ex-maoïste et femme
de président (Eleftherotypia)

Ces féministes qui font
bouger l'establishment
médical (Science)

Un pays qui applique
la loi coranique : Israël !
(Ha'aretz)

Rencontre avec Gong Li,
star et Chinoise ordinaire
(The Sunday Times)



18F
HEBDO
N°253

N° 3183 du 7 au 13 SEPTEMBRE 1995

BELGIQUE : 120 FB - CANADA : 5,00 \$ CAD - ESPAGNE : 1,90 PTA - GRANDE BRETAGNE : 75 P - PORTUGAL CONT. : 0,90 ESC - SUISSE : 8 FB - TUNISIE : 7 DAK DAKO - USA : 4,25 \$ US



Elle se veut d'abord une comédienne. Professionnelle. Et chinoise. Avec *Épouses et Concubines* et *Qiu Ju, une femme chinoise*, notamment, Gong Li est devenue pour des millions de Chinois un symbole et un objet d'adoration. Il est vrai que ces films, malgré une censure encore vigilante, disent quelque chose sur les souffrances du peuple. Et sur la condition des femmes chinoises. Grâce au réalisateur Zhang Yimou, qui fut longtemps son compagnon de vie, et grâce aux autres cinéastes de la "Cinquième Génération", Gong Li offre à la Chine nouvelle un visage. Le sien.

E

JAMES
DARLYMPLE
PHOTOS DE
MARC RIBOUQ
THE SUNDAY
TIMES
LONDRES

n passant un moment seul, dans l'obscurité fantomatique de la place Tian'anmen, tard dans la nuit, on commence à comprendre la nature du pouvoir politique absolu. Au sommet des murailles de la Cité interdite, la face adipeuse de celui qui fut le plus grand de tous les tyrans, haute de vingt mètres, fixe d'un œil amène la monstruosité de béton qui, à trois cent mètres de là, abrite son mausolée. Pourtant, après trente années de secret, une nouvelle Chine est en train d'émerger. Et de nouveaux symboles envahissent peu à peu le ciel de Pékin. L'énorme double arcade jaune du McDonald's, par exemple. Ou bien les tours élevées d'hôtels luxueux qui se hérissent au-dessus des ruines d'une ville encore décrépite. Autre symbole plus important, peut-être : le visage qui, sur les couvertures des magazines en papier glacé, a remplacé celui du président Mao.

Ce visage, c'est celui d'une ravissante jeune comédienne - à l'expression avisée, malicieuse et, en quelque sorte, aussi mystérieuse que la Chine elle-même. Ce visage annonce la promesse de choses excitantes qui ont été cachées et réprimées durant des décennies. La sexualité par exemple. Mais il y a aussi le romanesque, et peut-être la violence et l'aventure... Tout cela apparaît soudain, sur leurs écrans de cinéma et dans les pages de leurs journaux, après ces années de débats politiques que les centaines de millions de Chinois ont dû ingurgiter leur vie durant. Avec un peu de chance, et pour peu que se poursuive l'effondrement d'un régime déjà mal en point, le visage de cette femme révélera à beaucoup de Chinois une vérité sur les souffrances, le courage, la patience et l'endurance de leur pays.

Il est difficile pour les Occidentaux de mesurer la portée de cette comédienne de vingt-neuf ans nommée Gong Li et de la poignée de courageux cinéastes chinois qui jouent un périlleux jeu du chat et de la souris avec une armée de censeurs. A Shanghai, dans les bureaux du Centre de la cinématographie, rattaché au ministère de la Culture, des centaines d'appareilleurs sans plus d'éducation que d'humour passent au crible le moindre centimètre de pellicule, avec la mission expresse de débusquer la trahison sous toutes ses formes. Mais, en dépit de leurs efforts pour mettre ce petit groupe de cinéastes au ban de la société, voire de les priver d'argent et de distribution, leurs films continuent à être tournés et regardés en Chine, mais aussi - avec un immense succès - en Occident. Sous

► le couvert d'histoires qui font intervenir paysans, seigneurs féodaux, soldats, aristocrates, bandits et triades [organisations criminelles du sud de la Chine], le peuple chinois – et un monde extérieur médusé – commence à découvrir la misère et la brutalité qui ont été infligées au nom du communisme par l'élite régnante à la nation la plus nombreuse de toute la planète. Cette nouvelle vague de cinéastes, qu'on a surnommée la "Cinquième Génération", se défend avec une feinte candeur de toute intention politique. Ils veulent juste faire de bons films qui reflètent leur pays, son peuple, ses magnifiques paysages et peut-être, admettons, un tout petit aperçu de son passé récent, affirment-ils. Et, dans ce processus, la première star internationale du cinéma chinois est née.

De plus grande taille que la majorité des Chinoises, elle a des formes qui n'ont rien à envier à celles des stars d'Hollywood. Mais c'est son extraordinaire visage qui attire immédiatement l'attention. Ses yeux écarlates semblent sans cesse changer de couleur, passant selon la lumière d'un brun chaud à un ambré profond, et il y a une régularité parfaitement géométrique dans les traits délicats de son visage ovale, dont le contour s'amenuise jusqu'à ne pratiquement former qu'un point à son menton. Elle a de longues mains aux doigts fuselés qui volent dans l'air tandis qu'elle parle ; les lents mouvements complexes de danse traditionnelle qu'elle a appris dans son enfance lui donnent une démarche d'une fluidité que la plus féline de nos supermannequins serait incapable d'égaler.

Dans la plupart de ses films, elle apparaît enfouie sous de lourds vêtements de paysanne, le visage dénudé de tout maquillage. Mais pour le tournage de *Shanghai Triads* (qui sera distribué en France dès cet automne), une histoire de gangsters et leurs maîtresses dans les années 50, Gong a dû se résoudre à jouer de tous ses charmes. Elle marmonne qu'elle n'a "pas eu beaucoup de plaisir" à mouler ses formes dans une robe de soie noire très ajustée, presque transparente, et à s'enduire le visage d'un épais fond de teint, de rouge à lèvres écarlate et de faux cils de près de trois centimètres de long. Mais le scénario exigeait une chanteuse de tripot, et, en bonne professionnelle qu'elle est, elle a fait ce qu'on lui demandait.

"C'est un peu trop, dit-elle. Et horriblement inconfortable." Boutade désinvolte d'une femme sensuelle, parfaitement consciente de son pouvoir de séduction et qui fait tout pour ne pas le laisser transparaître au grand jour. C'est une femme qui aime son confort, d'où les pantalons amples et les gros pulls de laine qu'elle affectionne, mais aussi, sur tous les tournages, le petit coin tranquille où elle peut se faire cuire des pâtes et se lover comme un chat pour dormir une demi-heure. Et Dieu sait qu'elle en a besoin. Son emploi du temps la contraint à travailler pratiquement tous les jours. Elle tourne en moyenne trois films par an. Outre ceux qu'elle a tournés sous la direction du plus célèbre des cinéastes rebelles de Chine, Zhang Yimou (qui l'a découverte alors qu'elle était une obscure comédienne et a été, jusqu'à ces derniers mois, son compagnon), elle a tourné des films à Hong Kong et à Taiwan, ainsi qu'une série de lucratives publicités pour la télévision, pour des cachets dont, il y a peu, aucun Chinois de Chine populaire n'aurait osé rêver.

Elle refuse catégoriquement de parler de ses contrats, mais elle a ramassé 350 000 livres [2,7 millions de FF] pour un simple spot télévisé de trente secondes tourné à Taiwan. Ceux qui sont au fait des arcanes de la finance du cinéma et de la télévision estiment qu'elle doit aujourd'hui être à la tête de plusieurs millions de dollars, répartis sur divers comptes bancaires secrets à Hong Kong – loin du contrôle des bureaucraties communistes chinoises qui surveillent tous ses faits et gestes et supervisent tous ses contrats. En théorie, elle reste liée, comme le sont tous les travailleurs chinois des deux extrémités de leur enfance, à une unité de travail spécifique de Pékin. Elle figure toujours sur les registres en tant que professeur d'art dramatique et réside officiellement dans un petit studio d'une seule pièce doté d'un simple poêle à charbon pour cuisiner et se chauffer. En outre, elle n'a pas le droit de quitter le

immense plan mural de la ville. Cette joyeuse bande de jeunes se déplace à la manière d'une caravane de Gitanas, sillonnant la Chine de long en large et de haut en bas avec les énormes grues, les caméras et les projecteurs, leurs outils de travail. A eux tous, ils forment une petite société de production parfaitement rodée, totalement autonome, y compris directeurs artistiques, cinéastes, monteurs, figurants, régisseurs d'extérieurs, scénaristes, éclairagistes, machinistes et couriers. Ils vivent, mangent, boivent, se bagarrent, font des fêtes et travaillent dix-huit heures par jour sur ordre de leur maître, qui les trimballe à son gré des montagnes glacées du Nord aux torrides plaines inondables ou aux ruelles sordides de Shanghai. Après ces dix années consacrées à faire des films avec dévotion, ils ont fini par se considérer comme la famille de Zhang, et ils le prouvent tous dans leur travail. On rit beaucoup dans cette famille, même si l'on sait que les espions du gouvernement tiennent la maison sous surveillance 24 heures sur 24. Le moins que l'on puisse dire est qu'Hollywood fera appel à elle ? En lui offrant de gros cachets et des cours d'anglais accélérés, l'industrie américaine pourrait s'assurer un accès garanti à un public chinois considérable... Elle prend alors le temps de la réflexion et répond avec la plus grande prudence. "Ce n'est guère probable, lâche-t-elle. Je ne parle pas anglais et je ne connais pas vraiment bien la culture occidentale. Je connais et aime la Chine, et je comprends les femmes qui y vivent, je sais ce qu'elles ont enduré et de quoi elles sont capables. Ignorez toutes les femmes occidentales. J'ai le sentiment d'avoir beaucoup à faire dans mon propre pays... Cela dit, s'il se trouvait un bon scénario et un bon metteur en scène..." Quand l'entretien va vers à Zhang Yimou, ses yeux prennent une expression réveuse. Même s'il ne partage pas sa vie, elle sait combien elle doit – et la Chine avec elle – à son exceptionnel talent et au courage dont il fait preuve depuis plus de dix ans, en défiant un régime politique monolithique, pour montrer la Chine

impressionnée par mes films ni par tout ce qu'on dit à mon propos. Je suis née par accident, alors que mes parents, tous deux professeurs d'université, avaient déjà un certain âge, et ils continuaient à me considérer un peu comme une plaisanterie familiale. C'est très bien ainsi. Alors, chaque fois que j'en éprouve le besoin, je vais passer un petit moment à la maison."

Face

à toutes les questions qu'on lui pose sur sa vie amoureuse, elle se contente de secouer fermement la tête. C'est un territoire interdit. Elle refuse de confirmer ou d'informer la rumeur selon laquelle elle serait fiancée à un certain M. Huang et s'apprêterait à emménager au dernier étage d'un immeuble situé sur l'une des hauteurs de Hong Kong pour tourner des films de kung-fu et des comédies légères. Pense-t-elle qu'Hollywood fera appel à elle ? En lui offrant de gros cachets et des cours d'anglais accélérés, l'industrie américaine pourrait s'assurer un accès garanti à un public chinois considérable... Elle prend alors le temps de la réflexion et répond avec la plus grande prudence. "Ce n'est guère probable, lâche-t-elle. Je ne parle pas anglais et je ne connais pas vraiment bien la culture occidentale. Je connais et aime la Chine, et je comprends les femmes qui y vivent, je sais ce qu'elles ont enduré et de quoi elles sont capables. Ignorez toutes les femmes occidentales. J'ai le sentiment d'avoir beaucoup à faire dans mon propre pays... Cela dit, s'il se trouvait un bon scénario et un bon metteur en scène..." Quand l'entretien va vers à Zhang Yimou, ses yeux prennent une expression réveuse. Même s'il ne partage pas sa vie, elle sait combien elle doit – et la Chine avec elle – à son exceptionnel talent et au courage dont il fait preuve depuis plus de dix ans, en défiant un régime politique monolithique, pour montrer la Chine

Gong Li et Zhang Yimou sur le plateau de *Shanghai Triads* (1995).



"On prétend que Zhang Yimou est un agitateur politique... C'est un artiste et un chef d'équipe", dit Gong Li



En 1993, sur le tournage de *Vivre*, une satire des différents régimes qu'a connus la Chine depuis un siècle. Un film qui vaudra à Gong Li une interdiction de se rendre dans les festivals à l'étranger.

autour d'elle, les ragots des tabloïds, les hordes de photographes qui l'assiègent, tous ces articles lorsqu'elle s'est séparée de Zhang Yimou, sur le tournage de *Shanghai Triads*. Après ce film, elle devait échapper immédiatement avec le tournage d'un autre grand réalisateur chinois, Chen Kaige [réalisateur d'*Adieu ma concubine*, 1992, palme d'or au festival de Cannes 1993, dans lequel Gong Li a également joué]. Une semaine entière, toute l'équipe au grand complet l'a attendue sur le lieu de tournage, situé au fin fond de la Chine. Pendant ce temps, Gong Li a fait ce qu'elle fait toujours quand la situation devient trop infernale : elle est partie pour prendre conseil auprès de sa mère, dans la ville septentrionale de Chen-yang (Mandchourie), où elle est toujours heureuse de revoir ses anciens camarades de collège et de la petite troupe de théâtre dans laquelle elle a joué ses premiers petits rôles. "Ma maison et ma famille continuent à être ce qui compte le plus pour moi, comme c'est le cas pour toutes les jeunes Chinoises", dit-elle. Aussi célèbre que je puisse être, ma mère n'en continue pas moins à me rappeler à l'ordre quand il le faut. Elle n'est pas

et son peuple comme on ne les avait jamais montrés auparavant, pas même aux Chinois. "C'est un artiste véritable, un véritable chef d'équipe et un homme merveilleux", dit-elle. On prétend que c'est un agitateur politique et qu'il est dangereux, et on essaie d'empêcher que ses films soient distribués en Chine. Mais il n'a rien d'un activiste politique. Tout ce qu'il veut faire, c'est raconter de grandes histoires. On ne cesse de lui mettre des bâtons dans les roues, mais lui ne perd jamais son sang-froid. Il se contente de sourire et de continuer à faire les films qu'il veut faire. Rien ne l'effraie."

Pour

débusquer Zhang Yimou, il faut s'enfoncer dans le labyrinthe des banlieues de Pékin, et, quand on arrive enfin au cœur de son empire cinématographique, on a l'impression de se trouver face à l'équivalent chinois du QG de Steven Spielberg dans une maisonnette de poupée. Dès 10 heures du matin, ce petit cube de deux étages devient une ruine bouromante de jeunes gens et de jeunes femmes qui se parlent sur des téléphones mobiles, examinent les emplois du temps épinglez aux murs et étudient un

politique... C'est un artiste et un chef d'équipe", dit Gong Li

débuté derrière un paravent. Ce fut le débat d'une collaboration et d'une série de films qui ont touché un immense public. Ce fut aussi le début d'une histoire d'amour. Zhang était séparé de sa femme, mais les dirigeants du Parti l'ont traité d'adultère, et Gong de traînée. Les Chinois, eux, se régalent du spectacle. Pour eux, c'était Charles et Diana, Andrew et Fergie tout à la fois, et ils se précipitaient chaque jour chez les marchands de journaux pour s'y délecter de nouvelles révélations sur le couple. Avec un sourire attristé, Zhang admit que la page est tournée, mais il dit qu'il conserve à Gong toute son affection et sa gratitude. Ils vont d'ailleurs faire plusieurs autres films ensemble : "Il y a peu de comédies aussi jeunes qu'elle qui soient aussi fabuleuses. Pendant les huit ans que nous avons passés ensemble, nous avons fait dix films. C'est quelque chose de très passionné, de très intense, et je suis très heureux de toutes nos années de collaboration. A plus forte raison si elle peut continuer à tourner des films qui seront vus par un public occidental et qui permettront au reste du monde de mieux nous comprendre."

Tant Gong que Zhang ne cessent d'affirmer qu'ils n'ont absolument aucune motivation politique, mais, aux yeux du public, chinois ou étranger, leurs films dénoncent clairement la ruine et la répression, malgré un contexte souvent exotique ou onirique. Ils sont aussi extrêmement esthétiques et magnifiquement interprétés, et les rôles interprétés par Gong, des personnages de femmes au sang vif, bagarreuses, sensuelles, courageuses et pleines de détermination, lui valent souvent l'adhésion enthousiaste de son public féminin. Durant près de soixante années de cinéma ampoulé, la femme chinoise, d'ordinaire emmaillotée dans des vêtements dissimulant ses formes, a toujours été cantonnée à des rôles d'épouse, de concubine, de mère, de cuisinière et d'esclave soumise. Dans *Ju Dou* [1990], qui a été primé à Cannes et à Chicago, Gong, dans le rôle de la femme du propriétaire d'une fabrique textile qui lui fait subir des sévices sexuels et physiques, exprime une sensualité qui n'avait jusque-là jamais été vue en Chine. Elle a une liaison passionnée avec le neveu de son mari, et l'histoire, qui se déroule dans le décor claustrophobique d'une pièce utilisée pour les tentures qui dégouline d'écarlate, s'achève dans le meurtre

et la destruction. Le film est largement aussi sulfureux que son équivalent américain, *Le fauteuil* sans toujours deux fois, mais Zhang a encore ajouté à l'horreur avec ce personnage de l'enfant monstrueux qui trahit sa propre mère. Pour les millions de spectateurs chinois, cette scène est une allusion sans équivoque aux milliers d'enfants qui ont dénoncé leurs parents au cours de la Révolution culturelle. On voit une attaque plus subtile encore du pouvoir communiste dans *Qiu Ju, une femme chinoise* [1992], où Gong, enceinte jusqu'au seuil, le visage couvert de boue, parcourt plusieurs centaines de kilomètres d'une démarche malaisée pour réclamer justice après que son mari a été violenté par le chef de village. Avec beaucoup d'habileté, Zhang a imaginé un scénario où elle finit par gagner gain de cause, si bien que la censure n'a vu que du feu. Mais l'ilarité gouguerande du public a prouvé sans aucun doute possible qu'il s'agissait là d'une satire féroce, presque chaplinesque, d'un appareil étatique grinçant, souvent ridicule et généralement corrompu. Et dans l'envolant *Epouses et Concubines* [1991], Lion d'argent à Venise la même année], une peinture complexe et superbement construite de la littérature érotique des années 20, qui met en scène quatre concubines au service d'un aristocrate, une jeune femme qui est enlevée pendant la nuit et pendue.

sociaux de tous les temps et qui raconterait l'histoire de la Chine à travers les yeux d'une famille ordinaire. Zhang a fait là un chef-d'œuvre bouleversant et sanguin, qui retrace les souffrances de cette famille depuis l'époque des seigneurs de la guerre, en passant par les boucheries de la lutte entre Mao Zedong et Tchang Kai-chek et l'holocauste du Grand Bond en avant, jusqu'aux ténèbres plus noires encore de la Révolution culturelle. Pour agraver son cas, Zhang, qui devait se douter de l'impact que cela allait avoir, présentait son film à Cannes et y remportait deux récompenses dans la catégorie du meilleur film étranger. Convoyé dans les bureaux de la censure dès son retour, il fut interdit de tourner pour une durée de cinq ans. Gong, elle, n'était plus autorisée à assister aux festivals de cinéma étrangers ni à accorder d'interviews à la presse internationale. Les deux condamnations ont par la suite été allégées. Gong continue à agir à sa guise, comme par le passé, et Zhang, qui n'a plus droit aux subventions de l'Etat, a conclu des accords lucratifs avec les distributeurs français. Puis il a rassemblé sa "famille" et s'est remis à l'œuvre.

Certains poussent Zhang à quitter la Chine pour de bon. Son immense talent, disent-ils, pourrait faire de lui un millionnaire en un clin d'œil, à Hong Kong, Taiwan ou Singapour. Ou même en Amérique. Être réalisateur, il le sait, c'est essentiellement la vision d'un homme qui travaille avec l'imagination d'un écrivain. Le langage ne doit pas être une barrière pour l'homme qui peint ses images sur Celluloid. Zhang a vu récemment la *Liste de Schindler* de Steven Spielberg et, bien qu'il n'ait pas compris un traité mot des dialogues, il a été bouleversé par sa puissance, sa dimension et son humanité. Il sait qu'en Chine aussi le passé recent donne des tragédies aussi fortes. "Je ne quitterai pas la Chine quoi qu'il arrive", affirme-t-il. C'est chez moi. Je ne comprends pas l'Occident. Et il y a tellement de choses que je peux faire ici. S'il y avait seulement un peu plus d'argent et de liberté, il y aurait tant de films à faire ! Je voudrais tourner une sorte de grande fresque historique, mais bon, ça peut dire pas mal de difficultés. "Il sourit de toutes ses dents. "Pour ce genre de film, il faut beaucoup de chevaux, et figurez-vous que je n'arrive pas à en trouver suffisamment."

Lorsque

Gong s'oppose aux meurtriers, l'un d'eux se tourne vers elle et dit, face à la caméra : "Tu ne dis rien. Tu n'as rien vu." Ce sont les mots que l'on chuchotait de Steven Spielberg et, bien qu'il n'ait pas compris un traité mot des dialogues, il a été bouleversé par sa puissance, sa dimension et son humanité. Il sait qu'en Chine aussi le passé recent donne des tragédies aussi fortes. "Je ne quitterai pas la Chine quoi qu'il arrive", affirme-t-il. C'est chez moi. Je ne comprends pas l'Occident. Et il y a tellement de choses que je peux faire ici. S'il y avait seulement un peu plus d'argent et de liberté, il y aurait tant de films à faire ! Je voudrais tourner une sorte de grande fresque historique, mais bon, ça peut dire pas mal de difficultés. "Il sourit de toutes ses dents. "Pour ce genre de film, il faut beaucoup de chevaux, et figurez-vous que je n'arrive pas à en trouver suffisamment."